

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Quand dieu était une femme

Yolande Villemaire

Number 26, Summer 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39612ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Villemaire, Y. (1982). Review of [Quand dieu était une femme]. *Lettres québécoises*, (26), 80–81.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1982

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

subi chacun l'influence respective de leur milieu. Le vocabulaire utilisé alors l'illustre assez bien. Par exemple, en anglais, le rêve de l'homme invisible est « représenté sous forme de séquences de cinéma tandis qu'en français » l'équivalent, ce sont les prestations d'assurance-chômage et la longue attente dans les bureaux du gouvernement, lorsque celui-ci vous convoque à une entrevue . . . , la vie et son peu de confort tiennent au bout d'un chèque « qui dépend du trou de cul du gouvernement »⁴, telle est représentée la réalité de l'homme invisible.

Pour ceux qui aiment jouer avec « la langue », ceux-ci verront les immenses possibilités qu'offrent « L'homme invisible » que ce soit en français ou en anglais. Ce qui semble parfois à première vue une erreur syntaxique, orthographique, une cacophonie . . . n'est en réalité que des jeux de mots d'où émerge un nouveau sens.

« En troisième année, à l'école St-Alphonse . . .

Une léthargie bruyante s'empare de l'homme invisible et ses doubles.

Quelque chose se prépare.

On ne sait pas quand, on ne sait pas où.

Le soleil regarde par les fenêtres

Il leur rit dans face. (p 3a)

In third grade, in a classroom of St-Alphonse school . . .

A noisy lethargy invade the bodies of the invisible man and his classmates.

Something is brewing.

No one knows when, no one knows where or how.

Consciousness is the teacher helping you with your boots.

The sun looks in thru the windows.

He laughs in their faces. (p 3b)



Ceci n'est qu'un exemple parmi tant d'autres, et je ne parle pas de toute la symbolique présente dans l'inter-texte. Aussi, plus on avance dans sa lecture, plus les différences entre les deux versions sont importantes. Versions qui se rejoignent tout en reflétant à la fois la situation linguistique et la situation culturelle de deux communautés distinctes dans un même pays (. . . et dans un même livre !). Patrice Desbiens, par son écriture actualise une réalité quotidienne . . . qui n'est que trop visible . . . pour qui veut bien la voir ! Par son « homme invisible », bilingue de naissance, il donne une nouvelle dimension au bilinguisme.

Pour terminer, remarquons que l'auteur a poussé la stéréophonie jusqu'à publier son livre en co-édition dans les maisons d'édition Prise de Parole et Penumbra Press.

Michèle Salesses

Porte ouverte II

Quand dieu était une femme

*« quand dieu était une femme
nous portions tous des
talons hauts
et tout allait si bien !
quand dieu était une femme
l'homme s'en donnait à
corps joie
dans les miroirs
de l'inversion . . . »*

Lucien Francoeur *Une prière rock*

Lucien Francoeur vient de publier *Des images pour une gitane* aux éditions d'Orphée. Après la reptation hyperréaliste-subliminale-impériale d'*À propos de l'été du serpent* publié au Castor Astral en 1980 et en attendant *Les rockeurs sanctifiés* qui finira bien par paraître à l'Hexagone, *Des images*

pour une gitane s'insère comme une parenthèse de luxe, calme et volupté dans la production du poète-rock.

Écrit « pour Claudine Bertrand comme un présent infini » le recueil rassemble des poèmes d'amour inaugurés par un très beau dessin de Roland Giguère intitulé : « Le fruit de l'énigme ». Une première section intitulée : « Haut lieu de la nuit » s'ouvre par une citation du même Roland Giguère et comporte douze poèmes numérotés en chiffres romains. La deuxième section intitulée « L'amour obsidien » et ouverte par une citation de Paul Éluard comprend onze poèmes dont les titres sont imprimés à l'encre violette tout comme les chiffres de la première section. Cette couleur qui court à travers le recueil reprend celle de la maquette de la couverture et rappelle les beaux yeux qui fixent le lecteur.

L'encre est violette comme la transmutation alchimique du rouge luciférien au contact du bleu nuit : le fauve de la gitane « aux yeux très-chauds » se veloute dans l'amour obsidien de « la fille très-noire en face de moi ». Cette gitane, apparue dans les ondulations quetzalcoatles d'À propos de l'été du serpent : « la gitane brûle son calendrier aztèque » c'est la fille sauvage, la bohémienne, la gypsie, l'égyptienne « qui dans la nuit des temps m'attend. »

Figure de l'âme noire de « l'écrivain werthérien », de sa part féminine la « fille du Nil porteuse d'arcanes » fait lever les images du projet poétique :

« Le poète, tel que je le conçois maintenant, est une fille de joie dans un corps épïcène, une George Sand vulgarisée aux pieds des voyelles à damasquiner dans la textualité des feintes rimbaldiennes. La poésie doit être sans plus tarder l'émasculatation du poète jusque dans son chauvinisme grammatical le plus incisif, le plus machinalement phallique... une poétique de la reddition masculine : le poète efféminé jusqu'entre cuir et chair afin d'accéder à la fine pointe du texte énigmatique. — le miroir parabolique : poésie allongée... »¹

Francoeur pratique la poésie chamanique : après la métamorphose en androgyne d'À propos de l'été du serpent

s'annonce le devenir-lézard d'Images pour une gitane : « Où déjà le lézard que j'allais devenir/Se cachait dans ses photos-souvenirs. » Le corps transmuté par la projection totémique, le lézard entre dans « les ruines de Chichen Itza la nuit » et cherche son anima « pas à pas dans la pluie ». Les rires précolombiens de la « gitane de haute tendresse » s'étalent comme des vents fous sur la magie noire de la noire énigme, nuit de l'inconscient, nuit alchimique de la transmutation, continent noir.

Et c'est aussi de reconnaître le pouvoir de l'autre, elle, la gitane, la femme dans toute son altérité. Du pouvoir de cette femme au corps-chat qui « Nomme les choses par leur nom /Quand la parole me fait défaut. » Pouvoir de l'autre, pouvoir de l'ombre, pouvoir de la mémoire :

« Elle passe dans mes souvenirs
Comme une mémoire sans trame
Et justifie tous les mirages
Tel un miroir sans drame. »

Abandonné, corps, cœur et pensée, dans l'étreinte de la gitane, l'amant voyage dans le cosmos :

« Quand les étoiles éclatent comme
des mystères
Comme des énigmes stellaires d'années-lumières. »

C'est un voyage initiatique dans le temps, une démarche endogène qui déboule vers l'origine sans origine, dans



la mémoire des civilisations sacrées avec une « passion romanichelle » toute dionysiaque. Écrits sur la mémoire maya, la mémoire d'Égypte, les « glyphes d'un jeune dieu soulé » s'inscrivent pourtant sur la surface d'un quotidien habité par l'amour.

Vision violette, images au fond des yeux, l'amour est la pulsion qui ouvre la nuit, celle du féminin, de la mère-matière qui produit le fruit de l'énigme, cette fille sauvage qui « dénoue son col Claudine/En relisant Anaïs Nin. » Car l'énigme, c'est toujours Eros.

Yolande Villemaire

1. Lucien Francoeur À propos de l'été du serpent, Le Castor Astral, Talence (France) 1980, p. 13.

